

DAVID
ROCHEFORT

« SUPPLÉMENT
D'ÂME »

LA FABRIQUE DES HISTOIRES



TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

8 AVRIL 2020 / 10 H / N° 38
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Pour son anniversaire, ma fille cadette a reçu une boîte à histoires. Le dispositif est ingénieux : en tournant un gros bouton en plastique jaune, elle peut choisir à la fois le thème de l'histoire qu'elle souhaite qu'on lui raconte, le lieu où celle-ci se déroulera, son personnage principal, etc. En quelques manipulations, ma fille transmet ses instructions à la petite boîte verte, qui lui donne alors à entendre un récit original, unique, à chaque fois différent. N'ayant pas la télévision, je dois m'incliner et reconnaître le côté pratique de cette intrusion médiatique sous mon toit. Cette boîte exerce sur elle la même fascination que, chez d'autres, les écrans. Ma fille peut ainsi rester des heures dans sa chambre à tourner les gros boutons, à écouter des histoires, à comparer les différentes versions – pendant que, par exemple, j'écris.

Après quelques mois de cet usage intensif (pour ma fille) et de relative tranquillité (pour moi-même), une évidence m'a néanmoins frappé : les histoires qu'elle écoute sont toutes, peu ou prou, identiques. La combinatoire a ses limites et le nombre d'associations n'est pas infini. Cependant, loin d'être un problème, c'est certainement cette répétition de récits à la fois différents et rassurants parce que tous bâties selon le même canevas qui plaît aux enfants.

*

Il y a bien longtemps, j'étais membre du comité de lecture d'une importante maison d'édition. Certes, « comité de lecture » est un bien grand mot – il y avait là, dans un petit bureau aux parois en verre, la directrice éditoriale, trois éditeurs et éditrices, et un travailleur précaire. Dans cette pièce, j'avais choisi le mauvais rôle.

Mon métier consistait à lire deux ou trois romans policiers américains par semaine et, une fois par mois, à présenter la dizaine de livres que j'avais lus. Fallait-il publier celui-ci ? Refuser celui-là ? Moi qui avais toujours adoré les romans policiers et les thrillers, j'étais aux anges. Être payé pour lire ! Assez vite, cependant, une certaine lassitude me gagna. Sur la durée, et ne lisant plus que ça, je devais me rendre à l'évidence : tous ces ouvrages étaient rigoureusement identiques.

Leurs auteurs avaient été biberonnés aux mêmes lectures : les mêmes romans policiers et les mêmes manuels

d'écriture. Résultat : j'avais l'impression d'être le personnage du film *Un jour sans fin*, mais dans un remake un peu sadique où Bill Murray aurait été condamné à reprendre éternellement le même roman.

*

En ce printemps 2020, près de 3 milliards d'humains sont confinés chez eux pour des raisons de protection sanitaire. Des dizaines de milliers de personnes ont déjà perdu la vie, infectées par le coronavirus. Il s'agit là d'un événement mondial et, aux quatre coins de la planète, nous avons conscience de vivre un moment unique, que le mot *historique* – d'ordinaire si galvaudé – peut sans doute, cette fois-ci, qualifier.

Dans ces temps troublés, le besoin est fort pour chacun de revenir à l'essentiel. Reclus chez nous, disposant seulement d'une connexion à internet pour être relié aux autres, nous voilà abreuvés d'offre culturelle. Films, opéras, séries, e-books, cours de cuisine, cours de sport, classe à distance. Les Parisiens découvrent qu'ils ont du temps pour faire du pain, pour voir leurs enfants, pour occuper leur maison de campagne. Les lecteurs veulent lire. Bientôt, les auteurs voudront écrire.

Dans la grande division des tâches de l'industrie culturelle, le romancier est désormais celui qui « donne chair » à l'actualité, aux événements historiques. Dans les bibliothèques de l'ancien monde, les livres étaient rangés par

ordre alphabétique d'auteur. Dans le monde de la production écrite de masse, les romans pourraient idéalement être classés par thème et par sujet: ici, un roman sur les pervers narcissiques ; là, un roman sur le nazisme ; plus loin, un roman sur tel acteur ou tel personnage historique ; là, un roman sur tel phénomène de société, telle tendance. Ainsi, le lecteur ne perd pas son temps à lire : il apprend. Mieux encore, il aura quelque chose à raconter à ses collègues.

Un tel classement thématique aurait en outre un avantage par rapport au classement par auteurs : il se prêterait aux algorithmes de recommandation. C'est d'ailleurs déjà ce que fait Amazon : « vous avez aimé ce roman sur le nazisme ; vous aimerez sans doute cet autre roman sur le nazisme ».

On sait comment fonctionne l'algorithme de recommandation de Netflix : à chaque film est associée une dizaine d'étiquettes : tel film se déroule dans une petite ville, le héros est positif, il y a une histoire d'amour adolescente, c'est une comédie romantique, etc. Plus vous consommez de contenu sur Netflix, plus les recommandations seront « précises » en associant le catalogue et ses milliers d'étiquettes avec votre consommation passée et ses milliers d'étiquettes enregistrées. La littérature à thème pourra se consommer de la même façon.

*

Les auteurs deviennent ainsi des producteurs de contenu. Ils digèrent des faits divers, des événements historiques, des phénomènes sociaux qui font l'actualité, et en livrent une version prémaîchée au lecteur. La presse traverse une crise structurelle, et ce sont les romanciers qui sont désormais chargés d'apporter un supplément d'âme à l'actualité.

Dans *La Passion d'Orphée*, récemment paru, Philippe Vilain note qu'avec ces « fictions du réel », il s'agit « d'offrir au lectorat un sujet qui le satisfasse et réponde pleinement à ses attentes selon le principe d'un gai savoir, d'apprendre en se divertissant ». Elles « relaient parfaitement les discours du réel fabriqués par les reportages à vocation journalistique ».

Inévitablement, la crise sanitaire du Covid-19, à la fois comme thème romanesque et comme décor familier et partagé par la moitié de l'humanité, servira de support à de nombreux écrits dans les années à venir. Certains livres seront excellents ; bien d'autres seront interchangeables, comme ces romans policiers dispensables que je lisais à la chaîne. L'histoire de la littérature est pleine d'œuvres dictées par les circonstances, parmi lesquelles figurent bien des chefs-d'œuvre. En 1756, un an à peine après le tremblement de terre qui fit entre 20 000 et 70 000 morts à Lisbonne, Voltaire composait son *Poème sur le désastre de Lisbonne*. L'immédiat après-guerre a vu paraître de grands livres sur le conflit dont les braises étaient encore chaudes. Cependant, hier comme aujourd'hui, bien des romans ne serviront

qu'à alimenter le flux, qu'à développer le volume de l'offre, qu'à nourrir l'appétit des futurs lecteurs que le thème « confinement » intéressera. Le monde de la recherche – avec sa logique de visibilité, couplée à l'impératif *publish or perish* – n'échappe pas à ce mouvement. Ainsi, on voit déjà circuler, alors que le pic de l'épidémie n'est pas atteint en France et qu'en Italie comme en Espagne s'entassent les corbillards, des appels à contribution de revues de sciences sociales sur « la crise du Covid-19 ».

Ne doutons pas que de ces quelques mois de confinement partagé par la moitié de l'humanité sortiront d'excellents romans. Ce qui est parlant, ce sont tous les autres, ces soldats interchangeables de l'économie de l'offre qui font tourner l'industrie culturelle.

En théorie, le romancier ne doit rien à la réalité historique. À force de vouloir lui être à tout prix fidèle, il court même le risque de mal la recopier. Philippe Vilain parle à ce propos de *wikinovel*, ces romans qui, à partir d'une documentation trouvée sur internet et habilement assemblée, prennent tout événement ou toute figure historique et en font un *ready made* littéraire, une histoire aisément revisitable.

Dans *L'Art du roman*, Milan Kundera écrivait : « La forme du roman est liberté quasi illimitée. Le roman durant son histoire n'en a pas profité. Il a manqué cette liberté. Il a laissé beaucoup de possibilités formelles inexploitées. » Selon Kundera, le roman n'explore pas la réalité,

mais l'existence, c'est-à-dire « le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable ». En conséquence, « la fidélité à la réalité historique est chose secondaire par rapport à la valeur du roman. Le romancier n'est ni historien ni prophète : il est explorateur de l'existence ».

*

Sur le volume global de production (rappelons qu'en France paraissent chaque année près de 70 000 nouveautés) se rencontrent donc des auteurs fantômes et des lecteurs tournant des gros boutons jaunes au gré de leurs envies. C'est à l'industrie du livre de savoir ce qu'elle voudra faire : publier moins ? Publier autrement ? Quant au lecteur, plus que jamais, il est nécessaire de « faire son miel », de forger son jugement en se nourrissant de « voix » originales, d'exister en tant que lecteur actif et non en tant qu'avaleur de contenus prémâchés. On se souvient du célèbre passage où Montaigne évoque les abeilles qui « pillotent de ça de là les fleurs ; mais elles en font après le miel qui est tout leur ; ce n'est plus thym, ni marjolaine ; ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire ouvrage tout sien, à savoir son jugement ». Face à cette surabondance, la liberté du lecteur consiste à créer sa bibliothèque intérieure, à partir à la recherche de voix originales, diverses, plus ou moins pures, plus ou moins

écorchées, plutôt qu'à la recherche de sujets préprogrammés récités par la voix monocorde d'un ordinateur.

Dans un bref texte intitulé *Un message de l'empereur*, Kafka raconte la fable suivante. Sur son lit de mort, un empereur t'a adressé un message. Il l'a chuchoté à l'oreille d'un messager qui s'est aussitôt mis en route. Le messager fend la multitude, surmonte les obstacles un à un, s'épuise ; il réalise qu'il n'est même pas encore sorti du palais central. Il sait que même s'il sortait du palais central, s'il descendait les escaliers, s'il traversait les cours, il y aurait derrière encore un autre palais, d'autres escaliers, d'autres cours, et ainsi de suite. Jamais le messager ne parviendra à t'adresser ce message de l'empereur. « Mais toi, tu es assis à ta fenêtre et rêves ce message, quand le soir vient. » Plus qu'un rapport entre un producteur de contenus et un consommateur, rêvons d'un tel rapport paradoxal entre l'auteur et lecteur.

DAVID ROCHEFORT

MARS 2020

DANS LA COLLECTION « TRACTS/GALLIMARD »

- N° 1 RÉGIS DEBRAY, L'EUROPE FANTÔME, FÉVRIER 2019**
- N° 2 ERRI DE LUCA, EUROPE, MES MISES À FEU, MARS 2019**
- N° 3 PIERRE BERGOUNIOUX, FAUTE D'ÉGALITÉ, MARS 2019**
- N° 4 FRANÇOIS GARDE, LA POSITION DES PÔLES, AVRIL 2019**
- N° 5 DANIÈLE SALLENAVE, JOJO, LE GILET JAUNE, AVRIL 2019**
- N° 6 CYNTHIA FLEURY, LE SOIN EST UN HUMANISME, MAI 2019**
- N° 7 SYLVIANE AGACINSKI, L'HOMME DÉSINCARNÉ, JUIN 2019**
- N° 8 FRANÇOIS SUREAU, SANS LA LIBERTÉ, SEPTEMBRE 2019**
- N° 9 HÉLÉ BÉJI, DOMMAGE, TUNISIE, OCTOBRE 2019**
- N° 10 ARTHUR DÉNOUVEAUX & ANTOINE GARAPON,
VICTIMES, ET APRÈS ?, NOVEMBRE 2019**
- N° 11 RENÉ FRÉGNI, CARNETS DE PRISON, DÉCEMBRE 2019**
- N° 12 STÉPHANE VELUT, L'HÔPITAL, UNE NOUVELLE INDUSTRIE,
JANVIER 2020**
- N° 13 DIDIER DAENINCKX, MUNICIPALES. BANLIEUE NAUFRAGÉE,
FÉVRIER 2020**
- N° 14 ARUNDHATI ROY, AU-DEVANT DES PÉRILS, MARS 2020**

GRAND FORMAT « TRACTS/GALLIMARD »

RÉGIS DEBRAY, LE SIÈCLE VERT, JANVIER 2020

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection «Tracts» fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands «tracts de la NRF» qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps: «Nous vivons les mots quand ils sont justes.»

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD





Les auteurs deviennent ainsi des producteurs de contenu. Ils digèrent des faits divers, des événements historiques, des phénomènes sociaux qui font l'actualité, et en livrent une version prémachée au lecteur. La presse traverse une crise structurelle, et ce sont les romanciers qui sont désormais chargés d'apporter un supplément d'âme à l'actualité.

DAVID ROCHEFORT

DAVID ROCHEFORT EST NÉ À PARIS EN 1980. IL EST L'AUTEUR, AUX ÉDITIONS GALLIMARD, DE TROIS ROMANS : *LA PARESSE ET L'OUBLI* (2010), *LE POINT DE SCHELLING* (2017) ET *NOUS QUI RESTONS VIVANTS* (2019).

TRACTS.GALLIMARD.FR

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **ANTOINE GALLIMARD**

DIRECTION ÉDITORIALE : **ALBAN CERISIER**

ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE • GALLIMARD.FR

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2020 © ÉDITIONS GALLIMARD, 2020

8 AVRIL 2020